

6-1-2007

Yasmina KHADRA (2006). Les sirènes de Bagdad (roman)

Faouza Bendjelid

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Bendjelid, Faouza (2007) "Yasmina KHADRA (2006). Les sirènes de Bagdad (roman)," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 14.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Yasmina KHADRA (2006). *Les sirènes de Bagdad (roman)*, Paris, Julliard, 337 p.

Les sirènes de Bagdad est un roman qui se situe au cœur de l'actualité en Irak. Inscrite dans l'historicité, la fiction n'offre pas un descriptif détaillé des actes terroristes qui secouent chaque jour ce pays. Mais la guerre est là, elle occupe le devant de la scène avec son lot quotidien d'attentats suicides, de liquidations collectives des Irakiens, de bavures des GI. Sur l'occupation américaine, les avis sont partagés à travers des voix multiples, celles de personnages vivant au cœur d'un drame humain. Certaines concluent au « choc des civilisations » entre un Occident riche mais pseudo-moderne et un Orient pauvre mais pseudo-sauvage (166), d'autres appellent à l'instauration du dialogue, au rapprochement, à la proximité, à la tolérance et à la cohabitation entre les civilisations humaines.

Sur le plan de l'histoire, le roman est écrit dans la linéarité et la chronologie des événements; c'est la transparence toute réaliste qui permet au lecteur de suivre le trajet sans ambages du héros, personnage anonyme. Les faits s'articulent autour de deux espaces géographiques : l'espace rural, Kafr Karam, et celui de la cité, Bagdad. Sa quête de la réussite universitaire est malencontreusement interrompue par le surgissement de la guerre. La population est malmenée et brutalisée par les GI, elle est atteinte dans les valeurs morales sur lesquelles se tisse et se construit l'édifice des relations humaines à l'intérieur de la famille et du groupe social. Ainsi, le héros est mortellement choqué dans son sens de la dignité et de l'honneur : sa famille est exposée à des sévices et des brutalités sous ses propres yeux sans qu'il puisse réagir; la nudité, l'agression des corps exposés à son regard blessé lui sont insupportables; une déchéance que sa morale de Bédouin ne saurait jamais admettre. C'est l'agression contre l'intégrité physique de son père, personnage handicapé, fragilisé, que le personnage-narrateur supporte le moins; c'est le viol de cette intimité du corps qui est assassiné car inadmissible par le code moral, social et humain de la communauté bédouine. Il conclut à l'incompréhension de l'Occident, à son mépris et à son refus d'autres cultures, d'autres codes de civilisations, d'autres normes comportementales; le style se déploie dans l'accumulation ou la concision des groupes nominaux montrant cette descente aux enfers douloureuse du narrateur :

Un Occidental ne peut pas comprendre, ne peut pas soupçonner l'étendue du désastre.

Pour moi, voir le sexe de mon géniteur, c'était ramener mon existence entière, mes valeurs et mes scrupules, ma fierté et ma singularité à une grossière fulgurance pornographique – les portes de l'enfer m'auraient été moins inclémentes!... J'étais fini. Tout était fini. Irrécupérable. Irréversible. Je venais d'étréner le bât de l'infamie,

de basculer dans un monde parallèle d'où je ne remonterais jamais (117).

Si la résistance s'organise dans les rangs des jeunes à Kafr Karam (« tous les jours de jeunes garçons se volatilisent » (114)), le héros est plus préoccupé par l'idée de vengeance toute personnelle et indéniablement solitaire : laver un affront qui ne peut se réparer et disparaître que dans l'effusion de sang telle que le prescrit la tradition immémoriale des Bédouins. Les segments de cette quête traversent tout le roman par leur récurrence obsessionnelle ; c'est un discours tout intérieur ou narrativisé qui agite le personnage, qu'il ne confie à aucun autre personnage ; il devient quasi autiste, impénétrable, sans parole, mais revendiquant la vengeance comme « une règle constante et inflexible qui survivait aux âges et aux générations » (219) : « Les Bédouins [...] ne badinaient pas avec le sens de l'honneur. L'offense se devait d'être lavée dans le sang [...] c'était à moi qu'échouait la tâche suprême de venger l'outrage subi, quitte à laisser ma peau. La dignité ne se négocie pas » (150-151).

Le héros se rend à Bagdad, enflammée, pour accomplir sa vengeance. Il rencontre Sayed, chef d'un réseau terroriste. Il devient la proie mûre et la cible tout indiquée pour recevoir un discours d'incitation à la haine, à la rébellion, à la violence dont les arguments s'appuient habilement sur l'expérience de l'outrage et des humiliations dont a été victime sa famille sous ses propres yeux. Sayed est également l'instance d'énonciation d'un long discours (presque trois pages) d'incitation à la révolte, participant de ce fait à l'endoctrinement du personnage ; il accable les Occidentaux en insistant sur l'absence de sens moral dans leurs relations avec les autres. L'instruction idéologique du personnage prend d'autres formes : elle est renforcée et amplifiée par la vision de DVD, « la filmographie de l'humiliation et des bavures qui avaient tendance à se banaliser » (219), une agression qui ne connaît pas les limites de la raison à travers la liquidation systématique de la population et sans discernement. Le héros finit par rejoindre l'action terroriste par Sayed ; pour atteindre ce moment de sa quête, la narration ménage une attente, un suspens très prenant pour le lecteur à travers la prolifération des événements (sortes de flashes sur la violence) et des discours idéologiques les plus contradictoires mais sans ambiguïté. Enfin, Sayed finit par lui confier une mission de la plus haute importance, mais il ne perd pas de vue que la violence subversive, pour lui, n'est qu'un règlement de compte exigé par ses valeurs ancestrales bédouines ; il s'agit d'étancher sa soif de vengeance personnelle qui reste au-dessus de tous les calculs politiques, les débats et diatribes idéologiques. À partir du chapitre 20, l'action s'accélère, le projet terroriste se met en action rapidement. Le héros devient porteur d'un virus mortel que lui inocule le D^r Ghany dans sa clinique. Il doit transporter ce virus en Grande-Bretagne et veiller à sa propagation dans tous les lieux publics ; il s'agit de créer une véritable apocalypse, la mort à grande échelle, une extermination rapide de la population. Finalement,

le dénouement de l'histoire est euphorique : sous l'effet du discours de dissuasion du D^r Jalal, un intellectuel éclairé et idéologue révisionniste, le héros recule, n'embarque pas pour Londres. Il prend conscience de la gravité de son action terroriste. C'est l'échec définitif du projet terroriste :

Et si ce raté de Ghany avait réussi? Tu te rends compte de l'étendue du désastre? S'agit pas d'attentats, de petites bombes par-ci, de petits crashes par-là; il s'agit de fléau, d'apocalypse. Les morts vont se compter par centaines de milliers, par millions. S'il est question effectivement d'un virus, révolutionnaire, mutant, qui va le stopper? Avec quoi, et comment? C'est totalement irrecevable. (324).

Par cet aspect de l'imaginaire, une tendance au récit fantastique semble se dessiner dans *Les sirènes de Bagdad*. Ne seraient-ce pas là les prémices des futures productions sur ce genre dont nous conviera à la lecture Yasmina Khadra dans un proche avenir? Écouterait-il les sirènes du genre dans la plénitude de ses procédés d'écriture?

Fauzia Bendjelid

Rafia MAZARI (2006). *La fille des deux mondes*, roman, Oran, Éditions Dar El Gharb, 149 p.

Il s'agit du premier roman de cette écrivaine connue surtout par ses quatre recueils de poésie publiés depuis 2003. Il est donc tout à fait logique que ce roman soit imprégné de poésie dans sa prose et parcouru de plusieurs poèmes d'une longueur variable suivant les chapitres. Ce texte n'a d'ailleurs du roman que la longueur. Il s'agit plutôt d'un conte merveilleux (pour adultes?).

L'univers spatial de l'œuvre emprunte beaucoup au monde parallèle (milieu où vivent aussi bien les fées que les sorcières, abysses océaniques hantés par les sirènes, bulles de cristal, châteaux somptueux bâtis de marbre et décorés d'or et de rubis). Le tout est conjugué à un monde des plus communs, un monde représentant la vie dans un petit village algérien. Le lecteur passe, comme par enchantement, d'un monde à un autre suivant l'itinéraire étrange d'une enfant s'appelant Ritha.

Ayant perdu tôt sa mère, la fillette tombe dans les mains charitables et affectueuses d'une fée qui, elle aussi, a perdu sa fille. Échangeant leurs rôles, les deux mères (celle de Ritha et la fée) avaient conclu un étrange marché. Prise en charge par cette fée, Ritha a une enfance à la fois heureuse et très intrigante. Sa famille (son père, ses sœurs et sa belle-mère) n'ont jamais pu croire à l'histoire qu'elle ne cesse de leur raconter.